

**TEXTE PROVISOIRE**  
**pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie**

Prof. Rémi Brague

Qu'est-ce que l'Europe peut faire avec le Christianisme?

**La séparation**

On connaît le petit discours « La Chrétienté ou l'Europe » que le poète romantique allemand Novalis a rédigé en octobre 1799 et qui ne fut publié qu'en 1826. Ce texte n'est pas si naïf et tourné vers le passé qu'on pourrait se l'imaginer après une lecture rapide. En tout cas, il fut compris, à sa parution, comme une tentative pour identifier l'Europe et le christianisme.

Maintenant, la situation s'est retournée. Certains n'ont aucun mal à les séparer. Il y a quelques années, une polémique s'est enflammée à propos du Préambule d'un Traité constitutionnel de l'Union européenne. Le premier état du texte mentionnait noir sur blanc l'héritage chrétien de l'Europe. On fit valoir, hélas chez mes compatriotes, que cela mettait à mal notre vache sacrée, la *laïcité*. On biffa la formule et on la remplaça par une vague allusion à la tradition religieuse, etc. Au lieu d'appeler les choses par leur nom, on a préféré y renvoyer de façon nébuleuse. Comme si l'Europe voulait—ou plutôt comme si certains européens voulaient—ne plus rien avoir à faire avec le passé chrétien du continent.

Comment apprécier ce phénomène? J'ai des sentiments mêlés.

D'un côté, j'y ai vu un mauvais signe. Et pas seulement pour moi qui plaiderais *pro domo*, en tant que défenseur du christianisme, mais comme citoyen de base. La volonté de nier la réalité est un signe clair et aisément reconnaissable de l'idéologie. Or, je n'ai aucune envie d'être gouverné par des idéologues. La France a déjà essayé, en 1793. Il vaut mieux ne pas parler des tentatives soviétiques, puis nazies, maoïstes, cambodgiennes sous Pol-Pot. Bien entendu, les idéologues d'aujourd'hui n'ont pas la moindre intention de commettre les mêmes crimes que leurs prédécesseurs. Mais l'idéologie a sa logique interne. Il y a aussi une « ruse de la déraison ».

Si l'on veut malgré tout tirer d'un phénomène négatif quelque chose de positif, cette attitude prouve, dans le pire des cas, qu'il y a encore des gens à qui le christianisme fait peur, ce que, tout bien réfléchi, je trouve très bien. Si les chrétiens devaient perdre totalement cette dimension d'épouvantail, alors le sel de la Terre aurait irrévocablement perdu son goût... Grand amateur de Chesterton, j'apprécie tout particulièrement, dans son roman *The Man who was Thursday* (Un nommé Jeudi), la personne de Dimanche. Ce mystérieux personnage symbolise, de toute évidence, Dieu. Or, il est à la fois le chef de la Police et le meneur d'une conspiration anarchiste qui est partout présente et sème partout le désordre<sup>1</sup>.

**Deux façons d'oublier le christianisme**

L'attitude à laquelle j'ai fait allusion plus haut constitue une sorte d'intermédiaire entre deux versions d'une même attitude au fond négative envers le christianisme. Je vais ici brièvement les distinguer.

---

<sup>1</sup> G. K. Chesterton, *The Man Who Was Thursday. A Nightmare* [1908], Harmondsworth, Penguin Books, 1958 (Repr.).

## **TEXTE PROVISOIRE**

### **pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie**

Une version extrême refuse au christianisme tout rôle dans le développement de l'Europe. L'esprit européen serait l'enfant des Lumières, lesquelles sont d'ailleurs réduites à leur forme la plus radicale. L'apport chrétien relèverait du Moyen Age et serait de ce fait dépassé. Le Moyen Age lui-même n'aurait été qu'une parenthèse entre deux sommets radieux: l'Antiquité païenne et le pays de cocagne de la Raison qui s'achemine progressivement vers nous, mais n'est pas encore arrivé. L'Europe serait de la sorte destinée à remplacer la vieille « Chrétienté ». Les deux seraient non seulement différentes, mais opposées. Du point de vue de l'histoire des idées, il y a là-dedans un grain de vérité: Il est de fait que les Lumières ont joué le mot « Europe » contre le terme de « Chrétienté » qu'on utilisait auparavant, et dans l'intention de le refouler. C'est de la même façon que l'on a essayé de remplacer les notions chrétiennes par un système de concepts issus des Lumières, par exemple l'amour du prochain comme faisant partie de la vertu théologique de charité par la « bienfaisance ». Mais au fond, cette tentative est trop cousue de fil blanc pour pouvoir convaincre.

Il existe une version plus modérée de la même façon de voir. Elle attribue au christianisme une place dans l'histoire intellectuelle de l'Europe, et même une place d'honneur, mais une place dans un passé irrévocablement dépassé. Le christianisme aurait certes rempli sa mission en Europe, mais de telle sorte qu'on pourrait désormais faire sans lui. Le contenu du message chrétien aurait pénétré la culture européenne à une telle profondeur que l'on pourrait maintenant jeter la coquille. Nous avons de toute façon une mentalité chrétienne. On pourrait donc, au sens de Hegel, « relever » (*aufheben*) le christianisme. On aurait là une nouvelle version du Protestantisme libéral, ou plutôt de la caricature qu'en ont faite ses adversaires. Ou encore, on n'aurait pas de peine à interpréter dans ce sens le célèbre essai que Benedetto Croce a rédigé en 1943: « Pourquoi nous ne pouvons pas ne pas nous dire chrétiens »<sup>2</sup>. Quoi qu'il en soit, cette attitude est peut-être à long terme plus dangereuse pour le christianisme que la première.

Il me faut donc reposer la question: Qu'est-ce que l'Europe a à faire avec le christianisme? On peut la comprendre en deux sens. On comprend d'abord: quel rapport y a-t-il entre la culture européenne et la religion chrétienne? Mais mot à mot, la question veut dire: Qu'est-ce que l'Europe peut faire du christianisme, à quoi le christianisme peut-il servir? Je vais essayer d'emprunter l'une après l'autre ces deux directions.

#### **Le danger d'une analyse spectrale de l'Europe**

Dans quelle mesure le christianisme a-t-il été, dans le passé, facteur de culture pour l'Europe? On pourrait répondre à la question en dressant la liste des influences chrétiennes sur la culture européenne. De la sorte, on entreprendrait une analyse spectrale de l'Europe, dans l'esprit du comte Hermann Keyserling. Le junker poméranien avait publié en 1929 un livre qu'il avait intitulé *Das Spektrum Europas*<sup>3</sup>.

A mon avis, une telle entreprise serait ici maladroite, et pour deux raisons.

1) D'une part, il faudrait mesurer avec précision l'importance de l'élément chrétien dans la formule européenne. Ce qui serait fort difficile. Et ce qui, de plus, inviterait à comparer cet élément avec d'autres composants : l'antique en ses deux moitiés, grecque et romaine, mais aussi le germanique, le slave, le celtique, le hongrois, etc., chacun revendiquant évidemment la plus grande place possible et

<sup>2</sup> B. Croce, *Perché non possiamo non dirci cristiani*, dans *Discorsi di varia filosofia*, 1 [Saggi filosofici, XI], Bari, Laterza, 1945, p. 11-23.

<sup>3</sup> H. Keyserling, *Das Spektrum Europas*, Heidelberg, Kampmann, 1929.

**TEXTE PROVISOIRE**  
**pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie**

faisant valoir ses mérites en minimisant ceux des autres. Il en sortirait une sorte de guerre civile historiographique qui ne mènerait à rien de bon.

D'autre part, et plus profondément, on ne ferait que présenter ce qui, de fait, a eu lieu. Or, il est bien connu que, de la constatation d'un fait, on n'a pas le droit de déduire une norme qui vaudrait pour l'avenir. De l'Être, on ne peut tirer aucun devoir-Être.

2) En outre, ce passé n'était au fond qu'une possibilité entre tant d'autres qui auraient fort bien pu se réaliser et qui, pourtant, ne sont pas passées à l'actualité. On pourrait même affirmer que ce qui a eu lieu effectivement a refoulé ce qui n'a pas eu lieu, voire qu'il l'a violemment réprimé. Ce qui n'a pas eu lieu est devenu un rêve. Or, on le sait, les rêves sont plus beaux que la réalité, car en eux on se déplace plus librement que dans le dur monde des faits. Par suite, on n'a pas de mal à s'imaginer qu'une histoire où il n'y aurait pas eu de christianisme aurait été plus belle. C'est ce qu'a fait par exemple Nietzsche dans un long paragraphe de son *Antéchrist*.<sup>4</sup>

Je me contenterai ici de ce que l'on peut établir au moyen de la science historique et j'exposerai brièvement la contribution du christianisme à l'Europe. Pour ce faire, je ne décrirai pas ce qu'il y a de chrétien dans l'Europe, mais ce que le christianisme a fait pour l'Europe.

Je présenterai d'abord l'apport du christianisme comme *une religion en général*. Ensuite, je poserai la question d'une manière plus aiguë: qu'est-ce qu'a fait pour l'Europe le christianisme, considéré cette fois non plus comme une religion en général, mais bien comme la religion tout à fait particulière qu'il est?

### **Le rôle historique du christianisme**

1) Comme une religion parmi d'autres, le christianisme a rendu possible la naissance des différentes nations de l'Europe. La fusion des habitants romanisés de l'Empire et des peuples « barbares » immigrés se fit par la participation à une foi unique. Cependant, il est vraisemblable que ce rôle aurait pu être assumé par une autre religion. L'élément décisif fut en effet le fait que les nouveaux venus adoptèrent la religion des peuples conquis. Et ceci aurait très bien pu se passer avec, disons, la religion de Mithra, si elle avait pu l'emporter, ou aussi le manichéisme qui vint plus tard. L'Islam lui aussi a fait quelque chose de semblable pour les régions qu'il a conquises. À l'origine, il était peut-être la religion des cavaliers arabes qui conquièrent le Moyen Orient. Sous la dynastie des Abbassides (à partir de 751), il se cristallisa pour devenir la religion de la majorité des peuples conquis, en suite de quoi la différence entre dominateurs et dominés s'estompa peu à peu.

2) Parlons maintenant de la contribution du christianisme comme tel: Comme la religion particulière qu'il est, il a déclenché deux mouvements à long terme, qui ont été tous deux constitutifs pour l'Europe.

a) Le christianisme a d'abord rendu possible la séparation entre le national et le religieux. Cela a mené directement à la constitution de l'Europe comme un chœur politique dans lequel chaque nation a sa voix en ce que, très concrètement, elle parle sa propre langue. La Bible a été traduite en plusieurs langues parce que l'objet révélé dans le christianisme n'est pas un « message », et encore moins un « livre saint » dicté dans une langue déterminée, mais une personne. En conséquence, chaque culture reçoit une même dignité. Chaque peuple est à la même distance de Dieu. Dans la pratique, c'est-à-dire

---

<sup>4</sup> Nietzsche, *Der Antichrist*, §59; KSA, t. 6, p. 247-249.

## TEXTE PROVISOIRE

### pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

au niveau du droit et de la politique, cette séparation s'est concrétisée autour de l'an Mille. Le baptême de la Pologne, en 966, eut lieu à une époque où ce pays cherchait déjà à échapper à l'influence germanique. Le mouvement atteint son apogée lorsque, au début du XI<sup>e</sup> siècle, le Pape Sylvestre II fit couronner les rois de Hongrie et de Bohême, sans leur demander d'entrer dans le Saint Empire.

b) Le christianisme a ensuite rendu possible l'appropriation de l'héritage antique, ou plus exactement un certain style d'appropriation. À la différence de la matière habituelle de s'approprier par incorporation et digestion, l'Europe s'est approprié l'héritage de la pensée antique de telle façon que l'altérité de cet héritage a été respectée, que l'étranger a été laissé à son étrangeté. Cela a été possible parce que le christianisme a appliqué au domaine de la culture profane le modèle de son rapport avec l'Ancien Testament. Ce faisant, il a rendu possible la longue série de Renaissances qui donne leur marque à l'histoire culturelle européenne.<sup>5</sup>

#### À quoi sert le christianisme?

J'en viens maintenant à ma seconde question, ou plutôt à la seconde accentuation de la question: à quoi sert le christianisme? Ce qui est important ici est le temps présent. La question signifie alors: Qu'est-ce que le christianisme peut faire pour l'Europe d'aujourd'hui? À quoi sert-il?

On pourrait considérer cette question comme méprisante, humiliante. Aurait-on l'idée de demander à quoi sert l'art? À quoi sert la philosophie? Ce n'est pas en ce sens que je la pose. Le christianisme se comprend soi-même comme serviteur, bien entendu comme le serviteur de son Seigneur. Mais ce Seigneur ne s'est pas comporté comme un maître ordinaire, puisqu'il s'est laissé abaisser jusqu'à devenir comme un esclave, en « forme d'esclave » (Philippiens, 2, 7). Dans l'imitation du Christ, il y a aussi, nécessairement, un moment de service rendu à l'homme. Cela ne signifie pourtant pas du tout que les chrétiens devraient aider le monde à atteindre le but que le monde se propose d'atteindre sur la base de l'image qu'il a de lui-même. Cela signifie encore moins qu'ils devraient se mettre à la remorque de n'importe quel dada du jour. Le service n'est pas une servilité. De toute façon cela n'aiderait pas l'Église à devenir populaire. Pire encore: Pour un « monde » toujours prêt à se laisser aller à des comportements suicidaires, cela serait en dernière instance le pavé de l'ours. Le christianisme doit bien plutôt discuter avec le « monde » de telle façon qu'il lui montre les points délicats, là où le bat blesse.

J'en viens donc à ma thèse centrale:

Le christianisme ne prétend pas apporter à la culture de nouveaux contenus. Il fournit une nouvelle perspective. La Révolution chrétienne est pour ainsi dire une révolution phénoménologique. Elle consiste à rendre visible ce qui jusqu'à présent était invisible. Une lumière nouvelle se répand, ce par quoi en un certain sens rien ne se passe. Quand j'allume la lumière dans mon bureau, en un certain sens il ne se passe rien du tout: pas un seul meuble de plus, pas un seul livre de plus, pas un seul papier de plus ne traîne par terre. Mais en un certain autre sens, c'est quelque chose de plus important qui se passe: c'est la totalité de ce qui était déjà présent qui entre dans la visibilité.

Cette déclaration, selon laquelle le christianisme n'apporte rien de nouveau, peut sembler paradoxale, voire choquante. En réalité, je ne fais rien d'autre qu'exprimer à l'aide d'une image

---

<sup>5</sup> Voir mon « Inklusion und Verdauung. Zwei Modelle kultureller Aneignung », dans G. Figal, J. Grondin, D. J. Schmidt (éd.), *Hermeneutische Wege. Hans-Georg Gadamer zum Hundertsten*, Tübingen, Mohr, 2000, p. 293-306; pour le contexte, voir aussi mon *Europe, la voie romaine*, Paris, Gallimard, 1999, 3<sup>e</sup> éd.

## TEXTE PROVISOIRE

### pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

nouvelle une idée des plus anciennes. Cette antique sagesse se lit en effet chez l'un des premiers Pères de l'Église grecs, saint Irénée de Lyon. Il écrit en effet en une formule hardie que le Christ n'a rien apporté de nouveau. Mais ajoute-t-il, il a renouvelé toutes choses en s'apportant soi-même (*omnem novitatem attulit semetipsum afferens*)<sup>6</sup>.

#### L'art

Pour illustrer cette thèse, je me permets de commencer par un exemple qui, à première vue, pourrait paraître marginal. Il s'agit de l'art, et plus précisément des arts qui ont justement pour but de rendre visible—pour le dire avec Schopenhauer, les « arts de la représentation ». Le christianisme a favorisé la montée des arts plastiques. Mais, en revanche, il n'a pas rendu possible un art nouveau. Une comparaison avec l'islam peut ici être fructueuse. L'islam a défendu la représentation d'êtres vivants — interdiction qui n'a heureusement pas toujours été suivie: que l'on pense aux miniatures persanes. D'un autre côté, cette interdiction islamique a promu un art qui la compense: la calligraphie, et plus exactement l'application de la calligraphie à l'écriture alphabétique. Les Chinois connaissent en effet eux aussi une calligraphie, qui embellit les idéogrammes. Le nom courant de cette sorte d'art a conservé une trace de cette origine: l'arabesque.

De plus, le christianisme a rendu possible un certain style. J'emprunte ici mon idée à Erich Auerbach. Le grand romaniste allemand a formulé sa thèse pour la première fois dans son livre sur Dante, travail d'habilitation de Marbourg (1929). Puis il l'a puissamment orchestrée dans son chef œuvre, *Mimesis*.<sup>7</sup> Son sujet est le réalisme comme trait fondamental de la littérature européenne. Le réalisme, c'est-à-dire la présentation de la réalité, est pour nous devenu une évidence qui va de soi. Nous ne pouvons guère imaginer qu'un écrivain sérieux pourrait avoir un autre objectif. Et pourtant, le réalisme n'a pas toujours existé. Dans la littérature antique régnait en effet une stricte séparation entre deux niveaux de style, dont chacun correspond à un niveau de la réalité sociale. Le style élevé (*sublimis*) était employé pour le destin des héros et des nobles dans l'épopée et la tragédie. Le style humble (*remissus*) de la comédie, lui, était bon pour les aventures du menu peuple, et même de la pègre, comme par exemple dans le *Satiricon* de Pétrone. Le réalisme suppose une transgression: le quotidien peut être exprimé avec les moyens du style sublime. Ce qui revenait à effacer la frontière entre les styles. D'après Auerbach, cette révolution stylistique serait la conséquence directe des récits sur la Passion du Christ dans les Évangiles. Dans ceux-ci, c'est ce qu'il y a de plus bas—des supplices aboutissant à une exécution très pénible—qui est raconté dans le style le plus élevé.

Je n'ai pas choisi cet exemple pour donner des gages à un quelconque esthétisme. Ce que je souhaitais bien plutôt exprimer, c'est la façon dont le christianisme nous ouvre les yeux. Des crucifiés, il y a en avait eu, hélas, à foison. Des crucifiés parfaitement innocents étaient déjà une rarissime exception. Des crucifiés ressuscités, il n'y en avait jamais eu. Il est intéressant là aussi de remarquer la façon dont le christianisme opère: Non pas en prêchant, et encore moins en faisant de la publicité. Il procède par une description, par un récit sur la vie, l'action et la mort d'une personne. Et ce qui est décisif est l'événement, non pas le rapport qui en est fait.

---

<sup>6</sup> Irénée de Lyon, *Adversus Haereses*, IV, 34, 1, éd. A. Rousseau et al., Paris, Cerf (Sources Chrétiennes, n° 100\*\*), 1965, p. 846.

<sup>7</sup> E. Auerbach, *Dante als Dichter der irdischen Welt*, Berlin, de Gruyter, 1929 (Nachdr.: 1969, 2001); Id., *Mimesis. Dargestellte Wirklichkeit in der abendländischen Literatur*, Bern, Francke, 1946, 10<sup>e</sup> éd., Tübingen u.a., Francke, 2001.

## TEXTE PROVISOIRE

### pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

#### La morale

Ceci m'amène à une considération plus large qui concerne l'action humaine. Le christianisme n'introduit aucune nouvelle morale. Plus précisément encore: il n'invente aucun nouveau commandement.

Avec le christianisme, les Dix commandements sont restés. On rencontre d'ailleurs leur contenu à des époques antérieures ou ailleurs que dans le milieu d'origine de la religion d'Israël. Peut-être n'y sont-ils pas énumérés en une liste aussi claire que dans la Bible. Toujours est-il qu'ils sont attestés dans chaque culture. La prohibition de l'inceste, celle du meurtre, se trouvent partout. Rien d'étonnant à cela, si l'on suppose qu'ils sont gravés dans la conscience humaine. On peut également dire de façon plus sobre que, sans ces règles, une société humaine serait parfaitement impossible.

Le problème n'est pas la connaissance de la Loi morale. Ce qui importe est son application : envers qui le Décalogue doit-il valoir ? Pour le voir, il faut avoir des yeux. Le christianisme ne fait au fond rien d'autre que de nous les ouvrir. Il ne suffit pas de savoir que je dois aimer mon prochain. Car la question du docteur de la Loi à Jésus est tout à fait justifiée: Qui est mon prochain? (Luc, 10, 29) Qui est un homme? Qui vaut comme homme et qui ne le vaut pas? Pour les Juifs de l'époque, un samaritain était à peine un homme, on ne les fréquentait pas (Jean, 4, 9). C'est pourquoi Jésus, à dessein, fait d'un samaritain le héros de la parabole par laquelle il répond à la question. Dans l'Antiquité, bien des humains passaient pour être des sous-hommes ou n'être pas encore tout à fait des hommes. Ils étaient invisibles comme hommes. C'était le cas, plus tard, des noirs aux États-Unis, comme Ralph Ellison, dans son célèbre roman *Invisible Man* le déclare déjà dans son titre<sup>8</sup>. Le christianisme a rendu certaines catégories d'hommes visibles dans leur humanité.

En voici quelques exemples:

a) L'exposition des nourrissons non désirés ou rendus indésirables par quelque malformation ou quelque autre raison était pour les Anciens quelque chose de désagréable, mais en aucun cas un crime qu'il fallait éviter par tous les moyens. La pratique était courante. Les philosophes n'y trouvaient rien à redire. Quand Platon esquisse une cité idéale dans le dialogue *La République*, il représente Socrate approuvant cette pratique sans aucun remords de conscience.<sup>9</sup> Le christianisme, qui sur ce point est tout à fait dans le sillage du judaïsme, s'est élevé contre cet usage et l'a peu à peu éliminé.

b) L'avortement lui aussi était dans l'Antiquité une pratique assez courante. Certes, on le considérait comme regrettable, comme de mauvaises mœurs, mais pas comme un meurtre. Le christianisme suppose quant à lui que le fruit de l'amour de deux personnes humaines doit valoir lui aussi comme humain.

c) Dans l'Antiquité, les esclaves étaient considérés comme des hommes pas totalement humains. Le christianisme n'a pas cherché à les affranchir – une société sans esclaves était alors impensable. Ainsi, dans la cité d'esclaves révoltés fondée par Spartacus, il y avait aussi des esclaves. Le christianisme a cependant privé de leur légitimité les arguments en faveur de l'esclavage, au nom de la création de l'homme à l'image de Dieu.<sup>10</sup>

---

<sup>8</sup> R. Ellison, *Invisible Man*, New York, Random House, 1952.

<sup>9</sup> Platon, *République*, IV, 460c, 461c ; voir aussi Théétète 151c.

<sup>10</sup> Voir Grégoire de Nysse, In *Ecclesiastem Homiliae*, 4; PG, 44, 664c-668a; voir aussi p.ex. E. von Regow, *Der Sachsenspiegel*, III, 42, éd. C. Schott, Zürich, Manesse, 1996, p. 189-191.

## TEXTE PROVISOIRE

### pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie

d) Les jeunes filles étaient dans la plupart des cas mariées par leurs parents. L'Église est arrivée à leur assurer le choix de leur conjoint. Il lui a fallu combattre pendant des siècles pour obtenir pour les jeunes gens majeurs le droit de se marier même sans le consentement de leur père.

On peut très bien dire que le christianisme a combattu l'exposition des enfants, l'avortement, l'esclavage, les mariages forcés, etc., qu'il les a interdits, ou comme on voudra dire. Il serait plus intéressant de dire de façon positive: Le christianisme nous a fait voir l'enfant, le fœtus, l'esclave, la femme, comme des hommes de plein droit.

#### Le modèle chrétien de l'humain

Pour voir les prétendus sous-hommes comme authentiquement humains, aucun microscope ne peut nous aider. Nous disposons aujourd'hui de la contre-expérience. Nous savons bien mieux que dans l'Antiquité que l'embryon se développe sans solution de continuité de la fécondation à l'accouchement. Or, cela ne suffit pas pour le considérer comme humain. Il y a une trentaine d'années, on entendait dire, dans des cercles féministes, bruyants mais heureusement restreints, que le fœtus n'était qu'un abcès dans le corps féminin. Sans ces extrémités, la pratique de nos sociétés suppose quelque chose d'analogue.

Ces sociétés se constituent comme des clubs privés dans lesquels l'admission de nouveaux membres dépend des membres déjà là, lesquels se réservent le droit de blackbouler des candidats indésirables. Il y a là une pratique tristement « normale ». Une culture « normale » distingue l'humanité de ceux qui y ont part, par rapport à la nature supposée au fond animale des autres peuples. Dans certaines peuplades, il n'existe pas d'autre nom pour désigner le groupe que, justement « les hommes », en conséquence de quoi les autres passent implicitement ou explicitement pour des animaux.

Les théologiens parlent de l'*oculata fides*, des « yeux de la foi ». Toute foi a des yeux, toute foi permet de voir. Cela ne veut pas dire que la foi ferait voir autre chose que la réalité. L'objet de la foi n'est autre que la vérité.

Le christianisme voit la réalisation suprême de l'humain et la culmination de la présence de Dieu dans le Christ, et dans le Christ crucifié. Dans le corps de Jésus suspendu à la croix, et même dans son corps mort, la présence de Dieu en l'humain atteint son sommet—non pas à cause de la souffrance, mais à cause de l'amour avec lequel la souffrance a été acceptée. Cela veut dire que chaque vie humaine possède une dignité intrinsèque. Il est indifférent que son humanité puisse s'exprimer par des actes, qu'elle ne le puisse pas encore, ou qu'elle ne le puisse plus.

Je puis maintenant, après ce long détour, poser à nouveau la question: Qu'est-ce que le christianisme a à dire à l'Europe? Eh bien, en un certain sens: Rien du tout. Rien de nouveau. Rien que l'homme n'ait depuis toujours su ou dû savoir. Il y a une chose et une seule que le christianisme a la possibilité et le devoir d'apprendre aux européens d'aujourd'hui: voir de l'humain, même là où les autres ne voient que du biologique à sélectionner, de l'économique à exploiter, du politique à manipuler, ou quoi que ce soit d'autre.

#### Conclusion

Puisque j'ai commencé avec l'art, permettez-moi de terminer cet exposé en évoquant une œuvre d'art.

**TEXTE PROVISOIRE**  
**pour le seul usage des professeurs et étudiants de la PUSC – Fac. de Philosophie**

Dans la Basilique de Vézelay, en Bourgogne, à quarante kilomètres à l'Est du minuscule village où mon père était né, on trouve au narthex un tympan sculpté qui représente l'événement de la Pentecôte, la descente de l'Esprit Saint sur les Douze. Autour de cette scène, le sculpteur inconnu a représenté la mission des Apôtres aux différents peuples de la Terre. Parmi ces peuples, il y en a aussi plusieurs qui n'ont jamais existé ailleurs que dans l'imagination des géographes de l'Antiquité. C'est ainsi qu'un géant doit se pencher pour caresser la tête d'un cheval comme on le fait d'un petit toutou, alors qu'un nain a besoin d'une échelle pour monter sur le même cheval. On voit des figures encore plus dépaysantes: des hommes dont les oreilles sont si grandes qu'on les prendrait pour des boucliers, ou des hommes dont les nez ressemblent à des groins de cochon, etc. Cette œuvre est d'ailleurs typiquement européenne, précisément parce qu'elle rappelle à la mémoire l'existence de ce qui est absolument extra-européen.

La leçon que j'en tire personnellement est la suivante: Dieu se fait de l'humain une représentation plus large que les hommes eux-mêmes. L'anthropologie divine est plus inventive que l'anthropologie humaine. Dieu pose sur l'homme un regard plus positif et plus optimiste que celui que l'homme a sur soi-même. Par suite: Dieu a plus d'ambition pour l'homme que l'homme n'en a lui-même.

Il y aura de l'Europe aussi longtemps que son ambition s'allumera au feu de l'ambition divine.